Fête (I)

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 13 novembre 1933

Oui, c'est une fête, que le ministère le veuille ou non ; car le ministère peut étendre son autorité sur les rues et les routes, sur les instituts et les bâtiments, mais le ministère ne pourra jamais étendre son autorité sur les âmes et les cœurs ; car les âmes ne se gagnent pas par la police, et les cœurs ne s'obtiennent pas par la force des soldats ; les âmes se gagnent par l'amour, et les cœurs s'obtiennent par le contentement, par une affection sincère, et par une confiance qu'aucune crainte n'éveille et qu'aucun espoir n'excite. Et le ministère sait parfaitement, sait mieux que nous, quelle est sa part de l'amour des âmes pour lui, du contentement des cœurs à son égard, de la confiance de la nation en lui, et de l'assurance du peuple envers lui.

Oui, ce jour est une fête, ce jour dont le beau soleil s'est levé sur de belles âmes qu'éclaire l'espoir, malgré les ténèbres du désespoir qui les entourent, et que ravive la foi, malgré les doutes qui tournent autour d'elle.

Une fête que, même si le peuple ne peut l'accueillir ouvertement comme on accueille les fêtes, s'en réjouissant en homme libre et digne, s'en affligeant en homme libre et digne, les cœurs du peuple ont pourtant accueillie comme il convient de l'accueillir ; accueillie avec allégresse, car elle leur rappelle l'éveil de l'Égypte, après lequel il n'y a plus de sommeil, la dignité de l'Égypte, après laquelle il n'y a plus d'humiliation, la liberté de l'Égypte, dont l'amour ne pourra jamais s'effacer des âmes ; et accueillie avec chagrin, car elle leur rappelle les sacrifices de l'Égypte pour cet éveil que le sommeil peut défaire, pour cette dignité que l'humiliation ne touchera jamais, pour cette liberté que la tyrannie ne corrompra jamais.

Elle leur rappelle ces âmes nobles qui ont quitté la terre pour élever l'édifice de la dignité parmi les gens de la terre, et ce sang pur qui a arrosé la terre pour y faire pousser cette plante fraîche qui ne se fane pas, cette fleur qui ne se flétrit pas — la plante de la liberté et de l'indépendance ; elle l'a accueillie avec joie, car elle les avertit que des malheurs peuvent s'abattre sur eux, et se refermer sur eux, leur bloquant les chemins et leur coupant les routes, et qu'ils demeurent pourtant

fermes et forts à travers tout cela, surmontant le malheur et affrontant l'effroi, et se frayant un passage vers ce qu'ils recherchent ; et elle l'a accueillie avec chagrin, car elle leur rappelle que certains fils de l'Égypte ont été trop faibles pour porter le dépôt, et sont tombés à mi-chemin, faussés par les désirs et l'intérêt propre avant d'atteindre le but, avant de réaliser l'espoir, et se sont tournés en guerre contre leur propre nation, intriguant contre elle, et en faisant un moyen de satisfaire leurs propres visées et ambitions.

Oui, ce jour est une fête, accueillie par les cœurs de tous les Égyptiens comme on accueille les fêtes précieuses et fécondes — avec contentement et avec colère, avec joie et avec chagrin, avec ce souvenir qui ravive l'espoir, renouvelle le désir, fortifie l'attente, avertit celui qui a besoin d'être averti, et éveille la leçon dans les cœurs de ceux qui ont besoin d'en tenir compte.

La fête de ce jour heureux a délivré son message aux Égyptiens, quoi que tente le ministère pour lui fermer la bouche et lui nouer la langue ; car même si le ministère peut fermer la bouche des gens et nouer la langue des gens, il ne pourra jamais fermer la bouche des événements, ni nouer la langue des jours.

Voici la police, qui va et vient, prend celui-ci et envoie celui-là, jette celui-ci dans les ténèbres de la prison, et rend celui-là à sa famille indemne. Voici les professeurs et les enseignants, qui se sont soumis à l'ordre du ministère, et se sont donc tous rassemblés dans les écoles et les instituts, qu'ils n'aient eu d'autre choix que de se rendre aux instituts et aux écoles, ou qu'ils fussent libres de faire ce qu'ils voulaient ce jour-là.

Ces professeurs et ces enseignants se sont soumis à l'ordre du ministère depuis quelques jours ; ils se sont rendus tôt à leurs écoles et à leurs instituts, avant l'heure de l'enseignement, et ces étudiants et ces élèves se sont soumis à l'ordre du ministère, et se sont donc rendus à leurs écoles, et ont écouté leurs leçons, et ont répondu aux questions qu'on leur posait, et ces gens ont craint la sévérité du ministère, et se sont donc rendus à leurs affaires, ne déclarant nulle joie, car le ministère punit la déclaration de la joie, ne déclarant nul chagrin, car le ministère punit la déclaration du chagrin, ne déclarant nul espoir, car le ministère déteste la déclaration de l'espoir, et ne montrant nul désespoir, car le ministère déteste que l'on manifeste le désespoir.

Mais nous assurons au ministère, en disant vrai, et le ministère s'assure à lui-même, en disant vrai aussi, et tout assure au ministère, et assure à quiconque d'autre, que ces manifestations de sévérité et de force, ces formes de contrainte et de violence, n'ont en rien touché l'âme des gens ; car ces professeurs et ces enseignants se soumettent à l'ordre du ministère, mais tiennent toujours la fête à cœur ; et ces étudiants et ces élèves se soumettent à la sévérité du ministère, mais tiennent toujours la fête à cœur ; et ces gens évitent la violence du ministère, mais tiennent toujours la fête à cœur.

Et si le ministère avait pu atteindre les cœurs, il aurait été alarmé par ce qu'il y aurait trouvé ; et si le ministère avait pu atteindre les profondeurs des consciences et des âmes, il aurait été terrifié par ce qu'il y aurait vu ; mais le ministère est content et humble, satisfait de peu, satisfait que la force matérielle lui suffise, content de déchaîner sa sévérité sur les corps, sans plus se soucier ensuite que les cœurs en soient satisfaits ou irrités, que les âmes s'en sentent en sécurité ou en crainte. Et le ministère, content et humble, n'aime pas interroger l'histoire, n'aime pas considérer les conséquences des choses, ne peut pas mesurer l'Égypte à d'autres pays, ni mesurer le peuple égyptien à d'autres peuples, ni considérer que les rives du Nil ne sont pas une exception parmi les terres du monde, que les fils du Nil ne sont pas une exception parmi les hommes, que tout triomphe de la liberté survenu ailleurs doit aussi survenir en Égypte, que tout triomphe des peuples conquérant leur dignité et leur indépendance survenu ailleurs doit aussi survenir en Égypte, que le triomphe de la violence est borné dans le temps, si longtemps qu'il paraisse s'étendre, et limité en portée, si grand qu'il paraisse être, et que la justice existe hors de tout doute, parce que Dieu a voulu qu'elle existe, et quand Dieu veut une chose, rien ne peut la faire reculer.

Le ministère, content et humble, ne se soucie de rien de tout cela, ne pense à rien de tout cela, et il n'est pas une exception parmi les ministères de son espèce, qui ont imposé aux peuples ce que ces peuples ne voulaient pas, et n'en ont récolté aucun bien, et n'en ont rien obtenu du tout.

Ceux qui veulent ressentir de la pitié, parce qu'ils aiment la pitié, et de la miséricorde, parce qu'ils préfèrent la miséricorde, sont bien placés pour plaindre le ministère et lui faire miséricorde, car il n'a fait aucun mal aux gens par cette violence qu'il a pratiquée et dans laquelle il s'est laissé emporter, si ce n'est le mal qu'il s'est fait à lui-même ; il a fourni

contre lui-même les preuves les plus solides, les démonstrations les plus claires, les arguments les plus éclatants, et il a démontré aux gens obtus, avant de le démontrer aux gens perspicaces, qu'il suit un chemin tandis que la nation en suit un autre, qu'il veut une chose tandis que la nation en veut une autre, et que toute la satisfaction qu'il a obtenue des Anglais par sa conduite, il a obtenu par cette même conduite une égale colère des Égyptiens.

Ceux qui ressentent de la pitié, parce qu'ils aiment la pitié, et de la miséricorde, parce qu'ils préfèrent la miséricorde, sont bien placés pour plaindre le ministère et lui faire miséricorde, car il mérite vraiment pitié et miséricorde. Que pensez-vous d'un ministère qui fait la guerre à ce jour même, alors que, sans ce jour, ses membres ne seraient jamais devenus ministres, et ses membres n'auraient jamais joui du pouvoir et de l'autorité dont ils jouissent aujourd'hui ? Que pensez-vous d'un ministre issu de la révolution qui se joint à la déclaration de guerre contre le jour de la révolution ? Que pensez-vous de gens que le combat national a fait vivre, ce combat que les Égyptiens commémorent aujourd'hui, et qui se dressent à présent contre ce combat même, souhaitant qu'on l'oublie, souhaitant que les combattants redeviennent ce qu'ils étaient avant que Dieu n'éveille en eux l'amour du combat ? Que pensez-vous de gens qui auraient dû rivaliser à commémorer ce jour, et être les premiers à l'honorer et à le glorifier, pour prouver à la nation qu'ils ne sont pas moins attachés à l'Égypte, pas moins fiers de l'Égypte, pas moins jaloux de la dignité de l'Égypte, pas moins engagés dans l'indépendance de l'Égypte, que leurs rivaux, et qui à la place prennent la nuit et le jour, la terre et le ciel à témoin qu'ils n'éprouvent rien de tel, et ne peuvent supporter de voir l'Égypte commémorer le jour du combat, ou se souvenir de son passé de combat, ou appeler ses fils à poursuivre le combat ?

Ces messieurs méritent vraiment la pitié, méritent vraiment la miséricorde, car ils se condamnent eux-mêmes de leurs propres mains, et déclarent aux gens, en termes n'admettant ni doute, ni ambiguïté, ni aucune place pour la confusion, que la route est devenue trop longue pour eux, alors ils s'arrêtent ; que les charges sont devenues trop lourdes pour eux, alors ils s'en délestent ; que le combat est devenu trop dur pour eux, alors ils préfèrent le confort et recherchent le repos, et contraignent les autres gens à être comme eux, contents et humbles.

Que ces messieurs jouissent de cette humilité, à leur guise, car l'Égypte ne l'accepte pas ; que ces messieurs jouissent de ce

contentement, à leur guise, car l'Égypte ne l'aime pas ; que ces messieurs se reposent, car l'Égypte ne veut pas se reposer ; que ces messieurs évitent la longueur de la route et les difficultés et les peines qu'elle comporte, car l'Égypte ne hait pas la longueur de la route, et ne redoute ni les difficultés ni les peines.

Que le ministre des Waqfs regarde ses anciens amis, et ses nouveaux amis. Que le ministre des Waqfs regarde ces anciens amis qui se souviennent du combat national et se rendent au tombeau de Saad, pour renouveler pour lui et pour l'Égypte le serment de poursuivre le combat, et qu'il regarde ces nouveaux amis qui surveillent la police et l'armée, répandent leurs guetteurs et leurs espions, et n'épargnent aucun effort, possible ou impossible, pour étouffer la voix du combat, pour cacher l'amour de la nation pour le combat, et pour laisser s'éteindre cette lampe, cette lampe allumée en un jour tout pareil à celui-ci, il y a quinze ans.

Que le ministre des Waqfs regarde ces anciens amis autour du tombeau de Saad, et ces nouveaux amis dans les bureaux du président du Conseil ; qu'il se regarde lui-même, debout entre les uns et les autres, pour voir et comprendre comment il a choisi, et ce qu'il a choisi, et où il a voulu se trouver !

Que le ministre des Waqfs se souvienne, s'il l'a lu, ou qu'il lise, s'il ne l'a pas encore lu, un poème d'un poète français prudent, où il se pose cette question :

« Qu'ai-je fait, ô qu'ai-je fait de ma jeunesse ? »